

chercha et tria les volumes. La majorité des livres énumérés par Vladimir Iliitch lui était, en effet, nécessaire pour son travail, de sorte que la lettre faisait, fort adroitement, d'une pierre deux coups.

Je ne puis me rappeler que quelques-uns des titres par lesquels Vladimir Iliitch, en les mêlant à sa liste, nous interrogeait sur le sort des camarades. Ces titres étaient accompagnés de points d'interrogation : l'auteur semblait indiquer qu'il ne se rappelait pas exactement comment s'appelait l'ouvrage ; en réalité, il posait ainsi sa question.

Il se servait des surnoms ou noms de guerre de nos camarades. Certains d'entre eux s'adaptaient parfaitement au genre de livres dont Iliitch avait besoin et la question ne pouvait éveiller aucun soupçon. C'est ainsi qu'au sujet de V.-V. Starkov, il écrivait :

« V. V. : Les Destinées du Capitalisme en Russie. Starkov, parmi nous, s'appelait « Vévé ».

Au sujet de Vanéev et de Silvine, qui étaient tous deux de Nijni-Novgorod et portaient les noms de « Minine » et de « Pojarsky » (héros nationaux de l'époque des troubles) (seizième, dix-septième siècles), la question aurait dû intriguer un vérificateur attentif — le livre que demandait Lénine n'ayant aucun rapport avec l'ouvrage qu'il voulait faire. Il réclamait, en effet :

« Kostomarov : Les Héros de l'Époque des Troubles. »

Cependant, le livre existait, c'était bien un ouvrage d'histoire, de science ; après tout, les censeurs qui examinaient chaque jour des monceaux de lettres n'étaient pas tenus de remarquer qu'il y a loin de l'époque « des Troubles » à celle du « Capitalisme » ; c'eût été exiger d'eux beaucoup trop de perspicacité.

Cependant les surnoms et sobriquets ne rentraient pas tout aussi commodément dans ce répertoire de bibliothèque, et parmi des volumes dont il avait effectivement besoin, Iliitch dut placer ce titre du naturaliste Broehm :

« Les petits Rongeurs ? »

Le point d'interrogation signifiait évidemment que Lénine s'inquiétait du sort de Krjjanosky, baptisé « le Zizel ».

Il nommait aussi, en anglais :

« Mayne-Raid : The Mynoga ? »

Le mynoga est un poisson. Tel était entre amis le sobriquet de Nadejda Constantinovna Kroupskaïa.

Une fois de plus, l'on peut observer qu'il y avait dans un pareil choix de quoi attirer l'attention. Mais le ton général de la lettre, si sérieux, devait dérouter les censeurs qui ne pouvaient, du reste, que se perdre dans l'interminable quantité de livres demandés.

Au surplus, toujours prévoyant, Lénine avait jeté cette phrase sur la deuxième feuille (celle qui s'est perdue) :

« La variété des livres servira de correctif à l'uniformité du lieu. »

C'était assez pour endormir toute défiance.

Je regrette de ne me rappeler que quelques titres parmi tant d'autres qui nous amusèrent énormément. Mais ceux que j'ai cités suffisent à montrer comment Lénine, plus malin que les officiers de la gendarmerie, sut indiquer aux camarades un moyen de correspondance.

Dans la réponse qui lui fut envoyée, après avoir été tout entière recopiée de la main de A. K. Tchëbotarëva et signée par elle, on renseigna Vladimir Iliitch sur ce qu'il désirait savoir, par le même procédé.

Je me rappelle fort bien, d'après ce que nous dit alors Silvine, qu'au sujet des « Héros de l'Époque des Troubles », on avait noté :

« Dans la bibliothèque, il ne nous reste que le tome premier. »

Pendant cet été-là (1896), se déclanchèrent, à Pétersbourg, dans l'industrie textile, de grandes grèves qui gagnèrent bientôt Moscou : cela fit époque dans le mouvement révolutionnaire prolétarien.

Il y eut alors beaucoup d'entrain et d'élan parmi nous.

Ainsi qu'à travers un brouillard, on commençait à discerner, dans l'avenir, l'aspect de ce mouvement ouvrier par lequel pouvait et devait vaincre la révolution. La confiance et l'ardeur du dehors soutenaient sans aucun doute le courage des prisonniers.

Vladimir Iliitch avait immédiatement organisé son travail. Il avait décidé d'utiliser les bibliothèques de Pétersbourg pour se procurer la documentation indispensable à son ouvrage, sachant fort bien que cette documentation lui manquerait quand il serait déporté. Et il s'appliqua de toutes ses forces à sa tâche. Je lui apportais de gros paquets de volumes empruntés à la bibliothèque de la Société d'Économie, à celle de l'Académie des Sciences et à d'autres collections scientifiques. En ce temps-là, la remise des livres aux détenus se faisait très commodément : point d'inutiles formalités ni de vaines démarches. On apportait les volumes le jour que l'on voulait et on les inscrivait dans un grand registre au nom de tel prisonnier. Je faisais cela deux fois par semaine, le mercredi et le samedi. Dans chaque paquet de livres, il y en avait un qui contenait une communication chiffrée, au moyen de points ou de traits marqués au crayon dans les lettres du texte. C'est ainsi que nous pûmes correspondre pendant tout le temps de l'emprisonnement de mon frère. Les livres étaient transmis à l'intéressé par l'intermédiaire du procureur ; cela, sans aucun retard : le détenu les recevait ordinairement dans les vingt-quatre heures.

L'échange se faisait donc avec une idéale rapidité. Et le jeudi, à la visite, où nous étions séparés

par une grille, Vladimir Iliitch précisait certains points de sa lettre. Il était donc fort bien et fort complètement renseigné sur les événements ; je me trouvais en étroite liaison avec les membres de « l'Union de lutte », restés en liberté, et j'allais les voir exprès avant mes visites à la prison pour avoir de première main — c'est-à-dire de Nadejda Constantinovna, d'Iakoubova, de Silvine et d'autres, — des informations sur notre action et sur la grève ; je savais, d'ailleurs, ce qui se passait par des sources moins secrètes.

Au cours de l'entrevue avec Iliitch, comme nous devions nous ingénieur à dire ou à saisir beaucoup de choses en termes sibyllins, l'heure de la visite s'écoulait souvent en un rude travail de pensée, tandis qu'en apparence nous bavardions sans souci, avec beaucoup d'animation.

Mon frère abondait en trouvailles. Je me rappelle qu'un jour, comme nous abusions de mots étrangers, un surveillant des plus sévères, qui passait derrière le dos d'Iliitch, s'arrêta et dit :

— Il est défendu de parler ici en langues étrangères... Le russe seul est autorisé.

Mon frère se tourna vivement vers lui :

— Ah ! c'est défendu ? Eh bien, nous allons parler russe. Ainsi donc, tu diras à ce cher homme, à ce cœur d'or...

Et il continua la causerie.

Je fis un signe de tête en riant : « Le cher homme, le cœur d'or », c'était Goldmann (en allemand : « homme d'or »), un de nos camarades...

Il travaillait à tel point que toutes ses journées étaient remplies. Cependant, il ne s'en contentait pas, il ne pouvait se résigner à perdre de vue l'action clandestine. Il se mit donc à écrire des choses qui devaient rester cachées aux autorités, et il trouva un moyen de les faire passer à l'extérieur. Ce sont peut-être les plus intéressants détails de sa vie de prison.

Dans les lettres chiffrées qu'on lui envoyait, on lui parlait des tracts et autres publications illégales mis en circulation. On disait le regret de ne pouvoir publier quelques chose de lui, et lui-même avait envie de rédiger de ces feuilles volantes.

Il était naturellement impossible de se procurer dans la maison de détention des réactifs chimiques. Mais Vladimir Iliitch se souvint, comme il me l'a raconté, d'un amusement d'enfant que sa mère lui avait montré : il s'agissait d'écrire avec du lait, l'écriture étant ensuite révélée à la chaleur d'une chandelle ou d'une lampe.

Or, il recevait du lait tous les jours. Il se mit donc à fabriquer des « encriers-miniatures », en mie de pain, dans lesquels il versait quelques gouttes de

lait. Et il écrivait ainsi entre les lignes d'un livre sacrifié.

Les lettres chiffrées, composées de points, furent donc remplacées par ce procédé plus rapide. Elles ne servaient plus qu'à nous apprendre qu'à telle page nous trouverions une autre lettre, tracée avec du lait, qu'il faudrait faire chauffer à la lampe.

Vladimir Iliitch façonnait à dessein des « encriers » minuscules : il était facile de les avaler au moindre craquement du guichet, à tout bruissement suspect de la serrure. Et dans les premiers temps, quand il ne s'était pas encore fait aux habitudes de la prison préventive, en attendant que l'administration le considérât comme un détenu très sage, très calme et sérieusement occupé de son travail, il fut bien des fois obligé de gober ses « encriers ». Il racontait en riant qu'un jour de déveine, il en avait avalé six !

En ces années-là, avant et après son séjour en prison, Iliitch aimait à dire qu'« il n'y a pas de malice qu'on ne puisse surpasser ». Et il s'exerçait à ce genre de tours avec toute la finesse de son esprit inventif. C'est de sa prison qu'il lança des tracts, ainsi que la brochure « Sur les Grèves » qui fut confisquée lors de la saisie de l'imprimerie de Lakhtine ; ce petit ouvrage avait été tout entier « révélé » et transcrit par Nadejda Constantinovna. Il écrivit ensuite le programme du parti et un « mémoire explicatif » assez détaillé qui devait y être joint.

Au début, Vladimir Iliitch détruisait soigneusement les brouillons de ses tracts ; ensuite, profitant de sa réputation de savant travailleur, il les laissa dans des feuilles de statistique et autres extraits, moulés, perlés en sa fine écriture. Il était, par exemple, impossible de détruire le texte de premier jet du « mémoire explicatif » ; Iliitch ne pouvait le transcrire avec du lait en un seul jour ; en outre, comme il méditait constamment sur ce sujet, il faisait sans cesse des corrections et des additions.

Un jour, à la visite, il me raconta, avec son humour coutumier, que l'officier de gendarmerie, perquisitionnant, selon l'usage, dans sa cellule, avait feuilleté un grand nombre de livres, de tableaux et d'extraits entassés, puis avait abandonné la besogne en plaisantant :

— Il fait trop chaud, aujourd'hui, pour qu'on s'occupe de statistique !

Mon frère me dit alors qu'il n'avait pas été bien inquiet : « Il était impossible de rien découvrir dans un pareil monceau. »

Et il ajouta, en éclatant de rire :

« Il n'y a pas de situation meilleure que la mienne parmi tous les citoyens de l'empire de Russie : on ne peut me saisir ! »

Iliitch était d'une étonnante égalité d'humeur, admirablement ferme et gai durant toutes nos entrevues ; son rire contagieux dissipait notre anxiété.